



# Moins de biens, plus de liens

Il est plus que temps d'interroger notre modèle de société et la croissance sur laquelle il repose. Economistes, citoyens, scientifiques, philosophes ont déjà lancé la réflexion et l'action. L'Education relative à l'Environnement s'y intéresse de plus en plus près.

**La crise,** si elle est dure et angoissante, a aussi des vertus. D'abord, elle met à la Une des dérèglements - économiques, sociaux, environnementaux - observés depuis belle lurette. Ensuite, elle appelle à les corriger, à imaginer d'autres possibles. Car étymologiquement, la crise, c'est le moment de la décision. Le moment de s'interroger : comment en sommes-nous arrivés là ? Quelles sociétés voulons-nous, pour ici et pour ailleurs, pour nous et pour nos enfants ?

## Comment en sommes-nous arrivés là ?

Notre société de surconsommation se situe en bonne place sur le banc des accusés. Avec son modèle qui, pour fonctionner, nous incite à consommer, accumuler et posséder toujours plus. Et son moteur, alimenté par trois ingrédients indispensables : la publicité, qui crée le désir de consommer ; le crédit, qui en donne les moyens ; et l'obsolescence accélérée et programmée des produits, qui en renouvelle la nécessité. Car, au cas où vous l'ignorerez, ce n'est pas de la malchance si votre nouvelle télévision tombe en panne et que le marchand la diagnostique « irréparable ». Pas un hasard si la batterie de votre GSM est foutue après deux ans et n'est plus trouvable dans le commerce. Que votre ordi a à peine 4 ans et est « incompatible ». « C'est le progrès Madame ! ». Et d'acheter du neuf faute de pouvoir réparer l'ancien. « L'obsolescence programmée ». Adoubee de la pub et du crédit, voilà une idée « économique » très coûteuse, tant pour votre portefeuille que pour l'environnement : épuisement des ressources, montage de déchets, pollutions

multiples, exploitation des pays du Sud et de l'Est, inégalités sociales croissantes, guerre pour les matières premières<sup>1</sup> ...

Le constat n'est pas neuf. Victor Lebow, en 1950, le disait déjà<sup>2</sup> : « *Notre économie, immensément productive exige que nous fassions de la consommation notre style de vie (...). Nous avons besoin que nos objets se consomment, se brûlent et soient remplacés ou jetés à un taux en augmentation continue* ». Un demi-siècle plus tard, Serge Latouche, économiste et penseur de la décroissance, confirme : « *Ce système est condamné à la croissance. Dès que la croissance ralentit ou s'arrête, c'est la crise, voire la panique. (...) L'emploi, le paiement des retraites, le renouvellement des dépenses publiques (éducation, sécurité, justice, culture, transports, santé, etc.) supposent l'augmentation constante du PIB* »<sup>3</sup>. Et avec une croissance de 3%, après 23 ans, l'économie a doublé de volume. En un siècle, elle a été multipliée par 40.

Mais ce modèle a des limites. Si tout le monde adoptait le mode de vie des Européens, il faudrait plus de trois planètes Terre. « *Le superflu des uns est sans limites alors que l'essentiel des autres n'est même pas satisfait...* » lance très justement Nicolas Hulot dans son « *Syndrome du Titanic* ». Et le climat qui s'emballe... Les conséquences écologiques touchent les plus pauvres et contribuent à accroître, s'il le fallait, le gouffre des inégalités sociales.

## En sortir par la technologie ?

« *Les scientifiques considèrent que l'impact d'une société*

sur l'environnement relève de trois facteurs : la démographie, le niveau "moyen" de consommation ou de production par habitant et les technologies utilisées, nous dit Aurélien Boutaud<sup>4</sup>. Tout projet politique visant à réduire notre empreinte écologique est donc voué à agir sur un ou plusieurs de ces trois leviers d'action : population, consommation-production et technologie ». Comme, chez nous, il est difficilement envisageable d'agir sur la natalité, et comme consommer plus est la base socio-économique actuelle, il resterait la technologie. Le mantra : « la croissance est aussi infinie que la créativité humaine ; la limite d'une ressource est relative »<sup>5</sup>. Traduction : les savants de demain compenseront nos excès d'aujourd'hui. On voit ainsi poindre chaque jour de nouveaux produits « verts », de la voiture hybride au cercueil écologique. Ainsi que des projets pharaoniques un peu fous - et aux risques ignorés - pour enfouir le carbone sous terre, refroidir l'atmosphère en y injectant du soufre, ensemercer les océans avec des sulfates de fer pour séquestrer le CO<sub>2</sub>, etc. Et de réconcilier croissance et environnement ? Rien n'est moins sûr. Car c'est notamment sans compter sur le fameux « effet rebond » : l'économie réalisée par le progrès technologique (ex. : une voiture qui consomme moins) provoque une augmentation de la consommation directe (je roule plus) ou indirecte (je m'offre un voyage ou une nouvelle télévision).

#### Autre piste : dématérialiser

D'autres, osant sortir des schémas de pensée traditionnels, parient plutôt sur une autre croissance, « dématérialisée », basée davantage sur les services que sur les produits. L'idée pourrait être séduisante : faire tourner l'économie en payant un cordonnier plutôt qu'en achetant une dixième paire de chaussures, en offrant une balade guidée plutôt qu'un cadeau à placer sur l'étagère. Mais elle pose aussi question. « À force de monétariser, de professionnaliser, de transformer en emploi les rares activités d'autoproduction et d'autoservice que nous assumons encore nous-mêmes, ne réduit-on pas notre capacité à nous prendre en charge ? », nous demande André Gorz<sup>6</sup>. Tous les services doivent-ils être payants, voire privatisés (éducation, santé, transports...) ? Et la solidarité dans tout ça ?

Autre piste, parallèlement : calculer la croissance différemment. Mesurons le progrès à l'aune de l'espérance de vie, de l'accès à l'éducation, des droits fondamentaux, voire même du bonheur des citoyens. D'éminents économistes, dont deux prix Nobel, y travaillent déjà. Et de transformer le Produit Intérieur Brut, exclusivement économique, en y incluant des statistiques sociales et environnementales. Les Nations Unies appellent cela « l'Indice de Développement Humain ». On parle aussi de « Bonheur Intérieur Brut »<sup>7</sup>.

#### Réduire

Chercher à faire croître le bien-être de tous, ne serait-ce pas cela l'objectif ? En l'occurrence, pas mal d'études

« A ceux qui nous disent que nous sommes sur notre nuage, je leur renvoie exactement le même reproche en disant que ce sont eux qui sont sur leur nuage de croire qu'un système basé sur la croissance économique infinie est possible dans un monde aux ressources finies. Les réalistes c'est nous ! »

Bernard Legros, du mouvement politique des Objecteurs de Croissance. Retrouvez l'intégralité de son interview sur [www.mondequibouge.be](http://www.mondequibouge.be)

« Notre société de consommation a besoin, pour que nous consommions, que nous soyons des individualistes forcés. Si on a besoin de quelque chose, le réflexe n'est pas de le trouver dans sa communauté, de l'emprunter ou de le partager, mais de l'acheter, comme si la solution à tous les problèmes se trouvait dans les centres commerciaux. »

Serge Mongeau, père de la simplicité volontaire au Québec et cofondateur du Mouvement québécois pour la décroissance conviviale. Retrouvez l'intégralité de son interview sur [www.mondequibouge.be](http://www.mondequibouge.be)



Photo: © amre ghiba

montrent que l'opulence ne nous rend pas plus heureux. Christian Arnspenger dit même que « nous sommes aliénés par nos possessions »<sup>8</sup> et propose une nouvelle façon d'envisager l'économie qui fait passer le relationnel, le local et le spirituel avant la compétition, le global et la croissance. « Consommer moins », le mot est lâché. Plus précisément, il s'agirait de « privilégier l'être plutôt que l'avoir, le assez plutôt que le plus, les relations humaines plutôt que les biens matériels, le temps libéré plutôt que le compte en banque, le partage plutôt que l'accaparement, la communauté plutôt que l'individualisme, la participation citoyenne active plutôt que la consommation marchande passive »<sup>9</sup>. Certes, cela demanderait une véritable révolution culturelle, tant nos actes de consommation sont devenus notre passeport social. Et donc cela demande un gros travail éducatif (*lire l'Edito p.3*). Mais concrètement, cette révolution est déjà en marche. Encore ténue mais rassemblant de plus en plus d'adeptes. On la découvre plus loin dans ce dossier de Symbioses : mouvement de « simplicité volontaire », échanges de services, lien direct consommateur-producteur, (ré)apprentissage des savoir-faire oubliés... Autant d'initiatives qui réduisent à la fois l'empreinte écologique et le PIB, rendent le bien-être accessible à un plus grand nombre, tout en améliorant une certaine forme de satisfaction personnelle.

Il n'est pas question de culpabiliser le consommateur pour le convertir à l'ascèse, mais de proposer une société

où l'on vivra mieux en passant moins de temps au boulot et dans les magasins. Précisons d'emblée : nous parlons de la classe moyenne et élevée. Les pauvres, eux n'ont pas à se poser cette question de la diminution de leurs besoins et de leurs désirs, ils ne surconsomment pas. D'ailleurs, revoir notre société de surconsommation et de croissance, ce serait aussi penser à plafonner les revenus les plus élevés pour mieux les répartir. Car ce sont les riches qui bénéficient de l'essentiel des fruits de la croissance. En Belgique, en 2006, les 20% les plus riches ont gagné 4 fois plus que les moins nantis, et les plus hauts salaires ont augmenté de 6,2%, contre 2,9% pour les plus bas. La Belgique est pourtant l'un des pays où ces écarts sont les moins élevés. Même constat au niveau mondial : le fossé des inégalités se creuse chaque jour davantage.

**Et si on ralentissait ?**

« Réduire » n'est pas nécessairement synonyme de retour en arrière. De fait, notre bonheur ne tient pas au nombre d'objets accumulés dans nos tiroirs. Il tient peut-être plus du temps libre, ou plutôt « libéré », pour nos proches, pour le plaisir des activités d'autoproduction, pour la contemplation. En l'occurrence, notre « toxicodépendance à la consommation »<sup>5</sup> nous rend « toxicodépendants de notre boulot » (il faut bien gagner de quoi dépenser). « Réduire » rimerait alors avec « ralentir ». En France, sur deux siècles environ, la productivité horaire du travail a été multipliée par 30, tandis que la durée individuelle du travail n'a été divisée que par 2. Car les gains de productivité ont été transformés en croissance de la production plutôt qu'en décroissance de l'effort. « Travailler moins, pour travailler tous, dit Latouche. Ce n'est pas seulement nécessaire pour créer de l'emploi, ce l'est aussi pour reconquérir le sens de la vie. Pour trouver d'autres formes de valeurs, de richesses. » Il ne s'agit pas d'une ode à la paresse, mais de reconsidérer le travail non pas « comme ce qu'on a ou n'a pas, mais comme ce que nous faisons »<sup>10</sup> : solidarité, engagement citoyen, autoproduction... Même si tout n'est pas rémunéré.

Mais ces (bonnes) idées ne passeront pas la barre si le politique, encore très frileux, ne les prend pas à bras le corps. Les chantiers à ouvrir sont nombreux : relocalisation économique, forte réduction des inégalités sociales par un pla-

« Les gens courent, travaillent beaucoup, se dépêchent pour aller chercher les enfants à la garderie, consomment alors que les salaires ne suivent pas l'augmentation de la consommation... De plus en plus de gens se rendent compte qu'ils n'ont plus le temps de vivre, que la vie qu'ils mènent n'a pas de sens.»

Serge Mongeau, à lire sur [www.mondequibouge.be](http://www.mondequibouge.be)

fonnement des revenus, limitation de la pub dans l'espace public, réinvestissement dans les services publics... « Il faut aussi une politique du temps, nous dit André Gorz, qui englobe l'aménagement du cadre de vie, la politique culturelle, la formation et l'éducation, et qui refond les services sociaux et les équipements collectifs de manière à faire une plus grande place aux activités auto-gérées, d'aide mutuelle, de coopération et d'autoproduction volontaire. » Ces propositions ne sont pas simples à mettre en œuvre, mais elles sont en tout cas à explorer. L'objectif étant bien de délier les imaginations et de rechercher des solutions pour d'autres modèles de société. Un grand homme politique l'avait bien compris, en nous proposant de « vivre simplement pour que d'autres, simplement, puissent vivre » (Gandhi).

Christophe DUBOIS

<sup>1</sup> L'exemple le plus connu est la guerre du pétrole ; moins connu est celle du coltan, contenu dans les téléphones portables, et pour lequel on meurt en République Démocratique du Congo.

<sup>2</sup> Cité dans le « State of the World » 2000, WorldWatch Institute.

<sup>3</sup> « Petit traité de la décroissance sereine », Serge Latouche, 2007.

<sup>4</sup> Aurélien Boutaud, chargé de cours à l'université Jean-Moulin (Lyon-III), dans Libération du 5/08/09.

<sup>5</sup> Céline Philippe, de l'Institut Economique Molinari, dans l'Echo du 9/07/09.

<sup>6</sup> « Misère du présent, richesse du possible », André Gorz, 1997

<sup>7</sup> Lire « On va mesurer votre bonheur », publié le 22/12/2005 sur [www.mondequibouge.be](http://www.mondequibouge.be)

<sup>8</sup> Christian Arnsperger, professeur à l'UCL et auteur de « Critique de l'existence capitaliste », 2005.

<sup>9</sup> [www.simplicitevolontaire.org](http://www.simplicitevolontaire.org)

<sup>10</sup> S. Latouche interviewé dans l'Echo du 7/07/09

